

FABIEN CLAUW



CAPITAINE DE BONAPARTE

LES AVENTURES DE
GILLES BELMONTE



Paulsen

Illustration de couverture : © Sylvain Bossut
Création graphique : Éléonore Gerbier

© Éditions Paulsen, Paris, 2020
Tous droits réservés pour tous pays.

216, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris
www.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Fabien Clauw

Capitaine de Bonaparte

Les Aventures de Gilles Belmonte

Tome IV



Paulsen

À PROPOS DE L'AUTEUR

Né en 1972, Fabien Clauw a couru trois Solitaire du Figaro avant d'exercer pendant dix ans des fonctions commerciales dans le secteur du nautisme. En 2012, alors qu'il réalise un tour de l'Atlantique à la voile, il entreprend l'écriture des aventures de Gilles Belmonte. Les trois premiers tomes, *Pour les trois couleurs*, *Le Trésor des Américains* et *Le Pirate de l'Indien* furent salués par la critique et accueillis avec enthousiasme par les lecteurs, recevant notamment la mention de l'Académie de Marine (2016), le prix Écume de Mer (2018) et le prix Marine Bravo Zulu (2018). Fabien Clauw vit à La Rochelle où il a fondé une école de croisière, Mer Belle Événements.

PRÉFACE

Avec ce quatrième tome des *Aventures de Gilles Belmonte* et un cinquième épisode annoncé, Fabien Clauw entre dans la cour des grands.

Les grands ? Je veux dire Cecil Scott Forester, Alexander Kent et Patrick O'Brian. Cela fait bien longtemps que, de ce côté-ci de la Manche, l'on attendait le romancier qui nous concevrait un Horatio Hornblower, un Richard Bolitho ou un Jack Aubrey français. Un capitaine impavide qui nous ferait vivre les guerres révolutionnaires et napoléoniennes sous le pavillon tricolore. Foin de chauvinisme et encore moins de nationalisme, mais lorsqu'il s'agit de s'abandonner corps et âme à la lecture de récits aspergés d'embruns, parfumés au chanvre et épicés de poudre à canon, mieux vaut embarquer sur une frégate lancée à Lorient ou à Rochefort.

Il est aussi plus facile – et c'est là un ressort essentiel du roman d'aventures français – de s'identifier à un héros qui entonne *Le 31 du mois d'août* plutôt que *Britannia rules the waves*.

De fait, les trois fameuses séries qui célèbrent la Royal Navy ont défini un genre littéraire particulier aux règles implicites. À son insu – ô perfide Albion ! –, le lecteur s'est habitué à un mode narratif, à une ambiance, un rythme...

à tout un ensemble d'ingrédients qui donnent leur saveur aux romans maritimes de langue anglaise.

Pour composer *Les Aventures de Gilles Belmonte*, Fabien Clauw a usé de la même alchimie. L'a-t-il fait consciemment ou non ? Je ne sais pas, mais un fait demeure : Clauw restitue dans ses romans le meilleur de chacun des trois auteurs qui servent aujourd'hui de référence aux histoires inspirées par les guerres maritimes sous la Révolution et le Premier Empire.

Tout comme Cecil Scott Forester place systématiquement Hornblower dans des situations impossibles dont il se sort toujours par ruse, Fabien Clauw adore envoyer Belmonte se jeter au plus profond de la gueule du loup, pour mieux l'en dégager.

D'Alexander Kent, peu de lecteurs français savent qu'il a pour vrai nom Douglas Reeman et que, sous cette signature, il a publié une série de romans inspirés par la Seconde Guerre mondiale. Un conflit qu'il a vécu au combat sur des destroyers et des vedettes rapides, après avoir connu son baptême du feu à l'âge de seize ans. Cet incomparable vécu instille dans ses récits la puissance d'un véridique original. Aussi, lorsqu'il a voulu situer de nouvelles histoires dans l'univers des guerres napoléoniennes, Reeman a pris le temps de se documenter, sachant bien que seul un soin maniaque dans les descriptions du quotidien du bord et des manœuvres donnerait leur dimension littéraire aux aventures du capitaine Bolitho. S'il a accompli ses obligations militaires dans la Royale, Fabien Clauw n'a jamais combattu en mer. En revanche, il a couru trois Solitaire du Figaro, il a avalé des milliers de milles à la voile, traversé des océans et fait escale partout où il est possible de passer ses amarres. Et cela se sent !

Patrick O'Brian, de son côté, a bâti sa saga sur l'amitié qui lie le capitaine Jack Aubrey, pur produit de la Royal Navy, et Stephen Mathurin, chirurgien de marine et naturaliste aux origines catalano-irlandaises. Fabien Clauw a fait de Gilles Belmonte un personnage tout en subtilité, dont le caractère se dévoile de titre en titre, complexe parce qu'humain. Tout simplement humain.

Les Aventures de Gilles Belmonte ne doivent cependant pas leur charme au fait qu'elles réunissent ce qui séduit chez les trois « grands » d'outre-Manche. En réalité, Fabien Clauw montre un talent rare à exploiter de multiples détails qui conduisent le lecteur à vivre aux côtés de Belmonte. Cela ne vaut d'ailleurs pas que pour les scènes de bord.

Dans *Capitaine de Bonaparte*, par exemple, les atmosphères si particulières du port de la Lune à Bordeaux, comme les subtiles distinctions entre les deux rives de la Penfeld (Recouvrance et Brest même...) sautent aux yeux de quiconque a fréquenté ces mêmes escales. Vous n'y êtes jamais allé ? Vous aurez désormais l'impression de les connaître.

Il n'y a pas que cela. En plus de nous faire bourlinguer des Antilles à la côte est des États-Unis en passant par la pointe de Bretagne, les côtes anglaises et l'océan Indien, le capitaine Belmonte nous invite dans les arcanes mouvants des gouvernements révolutionnaires ; il nous initie aux mystères du pouvoir bonapartiste et bientôt napoléonien. Car Fabien Clauw sait éviter l'écueil auquel se heurtent tant de romans historiques : virer au cours magistral. Le romancier a si bien assimilé son sujet qu'il peut agir en toute légèreté ; il se contente d'attirer l'attention du lecteur sur « le » détail significatif d'une manœuvre politique ou d'un choix géostratégique. Et cette connivence fonctionne à merveille.

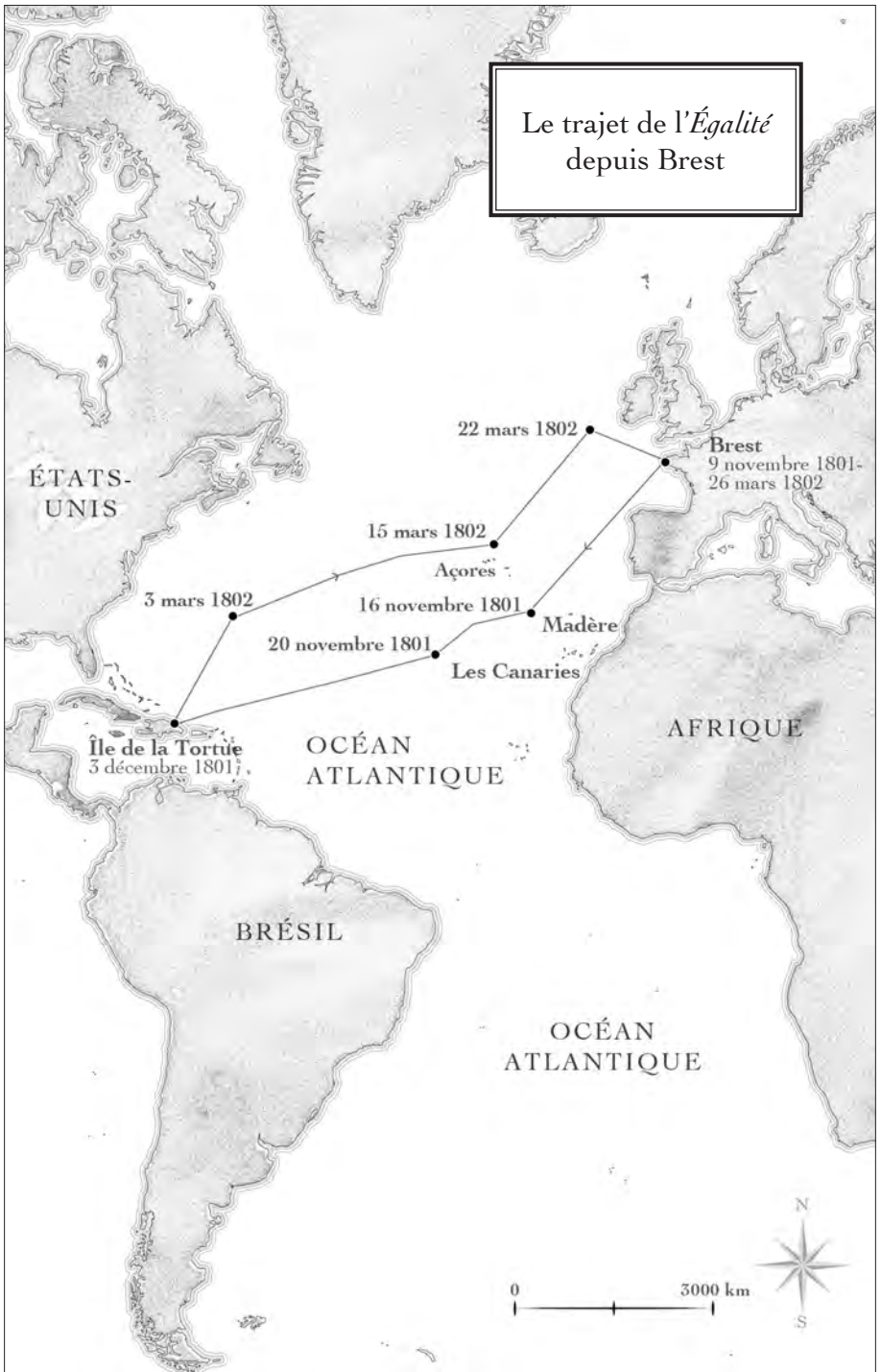
Le prochain opus aura pour titre *Trafalgar la sanglante*.

En butte au génie tactique de l'amiral Nelson, comment le capitaine Belmonte va-t-il s'en sortir ? Clauw s'est lancé là un défi extrême. Notre héros ne va tout de même pas infléchir le cours de l'histoire ? Car, après tout, le romancier dispose de tous les pouvoirs ; tel est bien son privilège, n'est-ce pas ?

En tout cas, j'ai hâte d'être à l'année prochaine.

Dominique Le Brun
Écrivain de Marine

Le trajet de l'*Égalité*
depuis Brest



PROLOGUE

*Pointe Picolet,
16 fructidor An IX,
jeudi 3 septembre 1801*

LA MER DES ANTILLES contrastait avec la végétation luxuriante qui bordait la côte nord de la perle des colonies françaises. En arrière-plan, les reliefs montagneux, qui atteignaient par endroits plus de mille mètres d'altitude, étaient coiffés de nuages d'une blancheur éclatante. Porte d'entrée de l'île pour les premiers colons espagnols, la baie dans laquelle était érigée la ville de Cap-Français jouissait des moyens militaires nécessaires à sa position stratégique. Le fort Picolet, au pied de la pointe éponyme, en contrôlait l'accès, aidé dans sa tâche par une myriade de fortifications telles que le fort Magny, le fort aux Dames, le fort Bellay, mais aussi par le récif naturel de Grand Mouton dont la splendeur des eaux cristallines n'enlevait rien à leur dangerosité.

Trônant à une cinquantaine de pieds au-dessus des flots, le fortin se composait de deux batteries superposées recevant chacune une demi-douzaine de canons de dix-huit et vingt-quatre livres, de deux bâtisses en pierre qui hébergeaient la centaine d'artilleurs requis, d'un magasin

ainsi que d'un mât de pavillon. Un chemin de ronde et une muraille bordant la côte assuraient sa défense et son approvisionnement. En contrebas, depuis une grossière jetée taillée à même la roche, un colonel noir de la Garde nationale du gouverneur observait, lunette vissée à l'œil, une embarcation venir à lui. Une puissante frégate portant quarante-quatre canons capeyait à une paire de milles de là. Sa coque comme ses sabords étaient entièrement peints en noir. À la vue du pavillon bleu à croix jaune du royaume de Suède, un rictus d'approbation se dessina sur les lèvres de l'officier. Une vague capricieuse vint lécher le quai et, soucieux de ne point mouiller ses bottes ni son pantalon, il recula de quelques pas. Quand le visiteur eut sauté du canot, le militaire ôta son bicorne à plumes rouges.

— Bonjour, Capitaine Davies, je vois que vous avez traversé avec célérité... Au nom du capitaine général de Saint-Domingue, je vous souhaite de nouveau la bienvenue parmi nous !

Vêtu d'un pantalon de toile et d'une simple chemise, sabre en bandoulière, un catogan blanc nouant ses cheveux blonds, le jeune homme tendit une main ferme :

— Colonel Ambroise, au nom de mon souverain George III, je vous adresse les vœux d'amitiés du royaume de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Il tira un pli cacheté du revers de sa poche tout en jetant un coup d'œil professionnel aux positions des batteries côtières.

— Ce message est à l'attention du général Louverture.

L'homme s'empara de l'enveloppe et la glissa soigneusement à l'intérieur de sa veste.

— Avez-vous connaissance du contenu de cette missive, Capitaine ? questionna-t-il d'un ton affable.

Richard Davies hocha positivement la tête.

— Alors je peux déjà vous donner la réponse du général Louverture, Capitaine. Saint-Domingue ne souhaite aucunement être associée à cette entreprise...

— Et officieusement, monsieur ? reprit l'Anglais le plus naturellement du monde.

— Au diable cette République qui nous asservit ! Vous aurez ce que vous souhaitez. On raconte que la paix est proche.

— Nul ne fait plus mystère des discussions engagées entre Henry Addington et Joseph Bonaparte, Colonel... C'est une simple question de temps, répondit l'Anglais sans enthousiasme.

— Hum... Dommage... Mais, connaissant le Premier Consul, cela ne saurait durer...

Ils se serrèrent la main et le visiteur héla d'une voix puissante le canot qui bouchonnait non loin, rames hautes. Fait étrange, l'équipage de la chaloupe, à l'exception de son jeune patron, était exclusivement constitué d'hommes noirs. Quand l'esquif longea la digue à frôler le ressac, Davies s'élança avec vigueur et atterrit dans la chambre. Il prit place sur le banc de poupe et dit au garçon vêtu en civil qui se tenait debout à ses côtés :

— Jolie manœuvre, monsieur Stanton.

Le Britannique observa un instant son interlocuteur gravir les marches qui conduisaient au fortin. Ces indépendantistes étaient décidément faciles à berner ! Il reporta son attention sur la frégate. À l'agitation qui régnait dans les hauts et sur les gaillards, le retour du commandant semait visiblement l'effervescence. Un sentiment de malaise s'empara de lui. Cette mission ne violait-elle pas outrageusement les lois immuables de la guerre ? Qu'auraient

pensé son père, son oncle et d'une façon générale ses aïeux de la sombre tâche qui l'attendait ? Les mots du chef de l'Intelligence Service résonnaient encore à ses oreilles :

« Naturellement, en cas d'échec, nous nierons toute participation de la Couronne... »

Il réalisa que l'embarcation avait croché dans l'échelle et il s'élança le long de la muraille de bois. Plus tôt il gagnerait Antigua, plus tôt il serait à l'ouvrage. Avec de la chance, il serait de retour au Pays de Galles au début de l'année 1802.

Le capitaine déchu de la Royal Navy aurait alors tout le temps pour s'arranger, ou non, avec sa conscience.

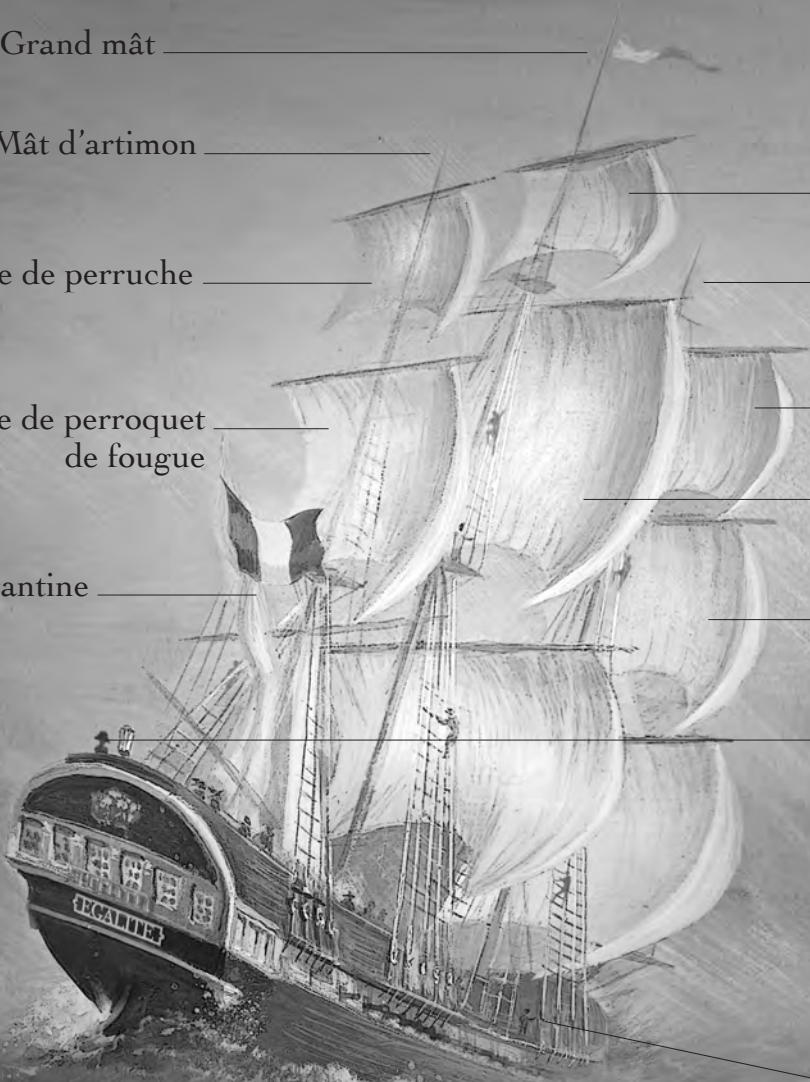
Grand mât _____

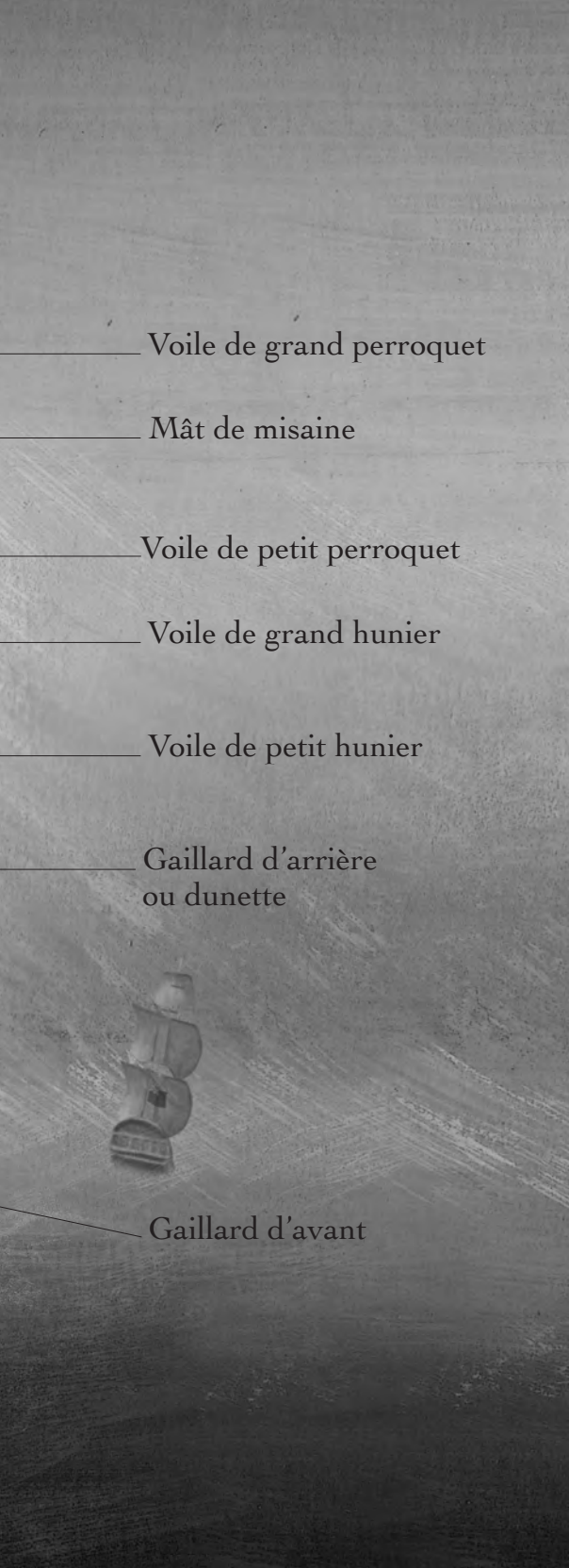
Mât d'artimon _____

Voile de perruche _____

Voile de perroquet
de fougue _____

Brigantine _____





Voile de grand perroquet

Mât de misaine

Voile de petit perroquet

Voile de grand hunier

Voile de petit hunier

Gaillard d'arrière
ou dunette

Gaillard d'avant

Chapitre I

« DU PREMIER DES NOIRS... »

*Palais des Tuileries,
19 vendémiaire An X,
dimanche 11 octobre 1801,
cinq semaines plus tard*

ENCLAVÉ ENTRE LA SEINE au sud et ses flamboyants jardins à l'ouest, le temple du pouvoir français, naguère occupé par Henri IV, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, puis par le Comité de salut public et enfin par le Conseil des Anciens, accueillait depuis dix-huit mois le Premier Consul.

En faction le long des trois cents mètres de colonnades gardant la place du Carrousel, les grenadiers de la Garde – pantalon, guêtres et gilet blancs sous une veste bleue, bicorne noir à plumes rouges vissé sur la tête, sabre à la hanche et fusil au pied – observaient la foule bigarrée qui, la messe terminée, regagnait le logis sous un soleil généreux. Une berline tirée par quatre chevaux et précédée de cavaliers franchit l'Arc de Triomphe, sans autre formalité. Martelant les pavés d'un bruit sec, elle vint se ranger devant le pavillon de l'Horloge.

Au premier étage, adossé à l'ancienne salle du trône, le salon d'Apollon accueillait une douzaine de membres du

clan Bonaparte, endimanchés et verre à la main, en retrait d'une longue table somptueusement garnie. Devant l'immense œuvre du peintre Mignard qui ornait le mur, Napoléon, sa mère, Letizia, sa femme, Joséphine, ses frères, Joseph et Lucien, ses sœurs, Élisabeth et Caroline, son beau-frère, le général Leclerc et quelques autres conversaient aimablement. Un sergent de la Garde, bicorne à plumes blanches sous le coude, fit irruption et salua avec ferveur.

— Pardon de vous déranger, mon général, le ministre de la Marine et des Colonies ainsi que l'amiral Granger arrivent tout droit de La Malmaison et ils sollicitent un entretien...

Non moins charismatique en tenue du dimanche, le Corse de trente-deux ans était vêtu d'un manteau bleu sur lequel les armoiries de sa famille étaient brodées. Il confia son verre à son épouse et balaya ses cheveux noirs en arrière, révélant plus encore les joues creuses sur son visage déterminé.

— Vous êtes nouveau ici ?

— Admis la semaine dernière, mon Général, se raidit le gaillard.

— Quelles batailles ?

À l'instar des trois mille six cents membres de la Garde des consuls, l'homme ne manquait pas de références.

— Il y a eu Mondovi, Lodi, Castiglione... Arcole, Rivoli... et puis l'Égypte..., mon général !

— Voilà un brave ! conclut le maître des lieux en lui tirant affectueusement l'oreille.

Bonaparte adressa un regard à sa mère et quitta la pièce. Denis Decrès et Joseph Granger patientaient dans un bureau voisin. De belle surface, la pièce avait la particularité d'accueillir un globe terrestre de cinq pieds de

diamètre et d'une extrême précision, tandis que sur les murs moult planisphères fourmillaient de détails. Les portes vitrées entre deux colonnes de marbre offraient une vue imprenable sur le jardin des Tuileries. Ici se réglait les affaires de l'État ayant trait à l'outre-mer.

— Bonjour, messieurs. Malmaison est en travaux... Quels vents vous portent ? entama-t-il sans façon en indiquant de la main les fauteuils garnis de velours.

Les deux hommes prirent place, heureux de trouver une assise plus confortable que les sièges de la voiture. Denis Decrès portait un costume vert émeraude fort élégant et la mèche brune qui tombait sur son front rappelait celle du Corse qu'il admirait sans réserve.

Aspirant dans la Marine royale, son audace au combat s'était révélée au sein de la flotte du comte de Grasse, lors de la guerre d'Indépendance américaine. Par la suite, Decrès avait multiplié les actes de bravoure dans l'océan Indien. Emprisonné durant la Révolution à cause de ses origines nobles, il fut réintégré au grade de capitaine de vaisseau avant d'être nommé contre-amiral, commandant l'escadre légère dans la campagne d'Égypte. Bon marin et logisticien, le quadragénaire n'en était pas moins conscient de l'ampleur de sa charge, lui, le successeur de Pierre-Alexandre Forfait, huitième ministre de la Marine en moins de six ans.

— Un message est arrivé ce matin de Brest, monsieur le Premier Consul, il émane de l'un de nos agents au Cap-Français et relate une nouvelle correspondance entre Londres et le général Louverture...

Bonaparte s'empara de la missive.

— Est-on certain de son authenticité ? Les Anglais peuvent-ils chercher à nous bernier ?

— Je possède le seul double de la clé ouvrant son portefeuille, mon Général, précisa le chef du renseignement naval. J'ajoute que j'ai moi-même établi ce code.

La lecture achevée, le Corse commenta d'une voix glaciale :

— Ce roitelet de pacotille intrigue encore ! C'en est trop !

Dire qu'il avait lui-même promu cet affranchi au rang de capitaine général ! Dans l'échelle de la trahison, cet arriviste de Louverture, né Toussaint Bréda, n'avait point d'égal.

Selon les termes du futur traité de paix, lequel mettrait un point final à dix années de guerres en Europe, l'Espagne devait restituer la partie occidentale d'Hispaniola à la France. La reprise en main de Saint-Domingue aurait dû être une formalité si Louverture n'avait adopté une nouvelle constitution dans laquelle il s'arrogeait des pouvoirs à vie, proclamait la fin de l'esclavage et encourageait le libre commerce. Dans son courrier informant Paris, l'ancien esclave avait eu l'outrecuidance de s'adresser ainsi au Premier Consul : « Du premier des noirs au premier des blancs... »

Aujourd'hui, Louverture poussait le cynisme jusqu'à entamer des négociations avec la perfide Albion. Bonaparte faisait les cent pas le long des portes-fenêtres. Allait-il devoir constamment faire la guerre aux quatre coins du monde quand il ne rêvait que de moderniser la France ? Tout aurait dû aller pour le mieux dans la meilleure des Républiques, mais la première de ses colonies, ô combien stratégique à son commerce et à sa marine de guerre, s'émancipait.

— Sommes-nous en capacité de nous projeter là-bas ? questionna-t-il soudain.

— Nous pouvons compter immédiatement sur quatre navires de ligne et autant de frégates, monsieur le Premier Consul, répondit Decrès, conscient que ces moyens ne satisféraient guère le conquérant des pyramides.

— C'est trop peu ! Louverture compte plus de quinze mille hommes en armes et il a l'avantage du terrain. Je veux vingt mille hommes ! Que l'Angleterre, les États-Unis et tous les vautours de la Terre sachent que Saint-Domingue est et demeurera française ! Votre avis, Amiral ?

Joseph Granger scruta son interlocuteur d'un œil pétillant. Le septuagénaire était l'un des rares hommes capables d'influer sur les considérations maritimes du plus victorieux des généraux.

— Une expédition de cette envergure est, de mon point de vue, la meilleure façon de remettre notre marine en ordre, mon Général. Et nombreux sont nos officiers qui ne demandent qu'à hisser les voiles... Cependant, j'estime à deux mois, peut-être trois, le délai nécessaire afin de rendre pleinement opérationnelles nos escadres de l'Atlantique. Avec la paix qui se profile, nous pourrions également compter sur celle de Toulon...

Bonaparte opina du chef. Si trouver de valeureux soldats en quantité n'était pas un problème, les acheminer avec armes et bagages de l'autre côté de l'océan ne pouvait évidemment se résoudre en un claquement de doigts. À ses yeux, la marine était une arme lente, soumise à de trop nombreux aléas et nécessitant une logistique colossale. En prime, il lui était par nature difficile de se ravitailler en terrain conquis comme avait pu le faire son armée d'Italie. Cependant, le natif d'Ajaccio tenait en haute considération les glorieux faits d'armes de la Royale et il s'en était autrefois fallu de peu que ses talents d'artilleur et

ses compétences en arithmétique ne fassent de lui un marin. Le manque d'appui en haut lieu et l'aversion de sa mère pour les océans en avaient décidé autrement.

Il écarta le rideau et observa le jardin. Seule une marine accomplie lui permettrait de débarquer un jour sur le sol anglais... Mais l'heure était à d'autres projets.

— Le temps presse, fit-il remarquer. De combien de navires pourrions-nous disposer à cette échéance ?

Decrès, en poste depuis une semaine, ne put satisfaire son goût pour l'éloquence et laissa à son voisin le soin de sa franchise habituelle :

— La dispersion de nos bâtiments ne nous facilite guère la tâche, Général, mais les escadres du vice-amiral Villaret-Joyeuse à Brest, ainsi que celles des contre-amiraux Latouche-Tréville à Rochefort, et Linois à Cadix, représentent plus d'une vingtaine de vaisseaux de ligne auxquels s'ajoutent quatorze frégates. Avec le concours de transports, voire celui de nos nouveaux alliés espagnols, vous avez vos vingt mille hommes.

— Villaret pourrait-il toucher Saint-Domingue dès le début de l'année prochaine ?

Granger rendit son sourire au Corse. Ce dernier espérait toujours actionner ses navires sur l'échiquier maritime comme on déplace l'artillerie sur le champ de bataille.

— Cela implique plusieurs convois appareillant de régions bien différentes, mon Général. Les regrouper au large de Saint-Domingue demandera du temps... À supposer naturellement que nous fassions le nécessaire pour remettre ces bâtiments en ordre. Vous connaissez mon sentiment à propos de la bataille d'Aboukir...

Un silence s'installa dans la pièce, chacun songeant aux trois mille morts et blessés français durant cette

nuit tragique. Les Anglais n'avaient pas déploré le quart de ces pertes. Stratégie douteuse, canons vétustes, équipages incomplets et mal entraînés, attitude timorée pour ne pas dire couarde de certains officiers... Tout avait concouru à cette défaite cuisante qui entachait depuis quatre ans l'image d'une institution dont Colbert et Richelieu avaient les premiers compris la formidable capacité d'influence.

Bonaparte trancha :

— Je veux un appareillage au plus tard à la fin de l'année. J'attends vos propositions dans les meilleurs délais !

— Nous ferons le maximum, monsieur le Premier Consul ! répondit docilement le ministre de la Marine en se levant de son fauteuil.

— Amiral, les Anglais sont-ils déjà à l'œuvre à Saint-Domingue ? rebondit le Corse.

Le colosse se leva à son tour et plongea un regard d'acier dans les yeux ardents de celui qu'il dominait d'une tête.

— Je n'ai pas d'information en ce sens, mon Général, mais cela ne veut pas dire que ce n'est pas le cas. Louverture rêve clairement d'indépendance et la Couronne facilitera ses desseins en sous-main, c'est certain !

Dans le couloir qui le ramenait au salon d'Apollon, Bonaparte fulminait. Ce Louverture était un véritable caillou dans sa botte. Quant aux Anglais, les fourbes étaient capables de signer la paix en Europe pour mieux aviver de nouveaux foyers dans le Nouveau Monde. Quoi qu'ils projettent, il n'y avait pour seul rempart à leurs intrigues que cette Marine républicaine inégale et imprévisible. Puissent les crocs de la Navy tomber sur l'os des meilleurs marins français, songea-t-il en tendant le bras à Joséphine.

*Bordeaux,
20 octobre 1801,
neuf jours plus tard*

La pluie fouettait le port de la Lune dont les eaux limonneuses accueillait une myriade de navires tirant sur leurs ancres sous l'effet des bourrasques. Malgré ces conditions fraîches et humides, une flottille d'allèges poursuivait sans relâche le déchargement des marchandises, tandis que, le long des quais, des dizaines de chariots emportaient sucre, étoffes, coton, indigo et autres denrées exotiques en direction des entrepôts de la ville. Ici comme à Nantes, à La Rochelle ou au Havre, le commerce triangulaire avait consacré plus d'une famille. Profondément remaniée par le marquis de Tourny, Bordeaux comptait nombre d'hôtels particuliers et était quadrillée d'un réseau de larges avenues pavées croisant de belles places et de somptueuses constructions comme le Grand Théâtre. Avec ses portes et ses fontaines, la cité avait fait entrer la modernité et invitait tous les dimanches les mieux lotis de ses cent dix mille habitants à l'agréable activité de la promenade. En périphérie, les échoppes, autrefois lieux de travail des commerçants et artisans, devenaient peu à peu des maisons de ville occupées par la bourgeoisie émergente.

Au numéro huit de la rue Mercier, de la fumée s'échappait du toit de la maison basse en pierres de taille calcaires et dont les ouvertures étaient ornées de motifs sculptés. Dans la salle de vie, au coin du feu qui avait rang de cuisine et sur lequel chauffait une marmite en fonte, Gilles Belmonte, vêtu d'un pantalon et d'une chemise en lin noir, jouait à quatre pattes, ses deux nièces de sept et onze ans sur le dos.

DÉJÀ PARUS

Tome 1 : *Pour les trois couleurs*

Tome 2 : *Le Trésor des Américains*

Tome 3 : *Le Pirate de l'Indien*

À paraître :

Tome 5 : *Trafalgar la sanglante*

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Dominique Le Brun	11
Prologue	15
I. « Du premier des noirs... ».....	19
II. Le forceur de blocus.....	45
III. Un chemin de croix.....	73
IV. Les fers de lance	105
V. L'opposant politique.....	147
VI. Dans la gueule du loup	183
VII. Œil pour œil.....	213
VIII. Liberté chérie	251
IX. Pavillons hauts	279
X. De Charybde en Scylla.....	305
XI. Au diable le Malin.....	331
XII. Massacre à Marigot	347
XIII. Cap sur Westminster.....	369
Épilogue.....	393
Lexique.....	396
Cartes.....	401
Remerciements	404

CAPITAINE DE BONAPARTE



Octobre 1801. Un vent nouveau souffle sur l'Europe. Vainqueur des armées coalisées, conquérant de l'Égypte, Napoléon Bonaparte peut enfin entreprendre son œuvre de modernisation. La marine, comme les colonies, sources inépuisables de profits, sont l'objet de ses attentions. Car, à Saint-Domingue, un ancien esclave, devenu gouverneur autoproclamé, n'a de cesse de s'affranchir de sa tutelle. À Brest, mais aussi Lorient, Rochefort, Cadix et Toulon, une vaste expédition se prépare sous l'égide des meilleurs amiraux français. Gilles Belmonte, que sa paternité et son amour pour Camille hantent, est en permission à Bordeaux lorsqu'il reçoit l'ordre de rallier l'Égalité. Entre le soulèvement d'une population opprimée, un règlement de comptes vieux de dix ans et les menées de la Perfide Albion, notre héros aura fort à faire pour accomplir la mission que lui a confiée Latouche-Tréville. Comme dans les précédents opus, rebondissements et personnages hauts en couleur jalonnent cette épopée, portée par son ton fluide et sa précision historique.

« On ouvre les livres de Fabien Clauw comme on prend une place de cinéma. » *Sud Ouest Dimanche*

« Pour les lecteurs que son style absorbe littéralement, au point de les intégrer à l'équipage, l'expérience est toujours aussi vivifiante et impressionnante. À découvrir absolument ! »
La Provence

« De l'aventure ! Et de la pêche, excitante et exotique ! »
L'Express

22,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com